

2°) LA RECONVERSION ECONOMIQUE ET LE COMMERCE LYONNAIS  
1815 - 1827

- par Melle Marie-Gabrielle DAVID -

Mémoire de Maîtrise soutenu le 18 avril 1969

Membres du Jury : MM. P. Léon et G. Garrier.

En 1815, commence, pour l'économie européenne, le temps de la reconversion. Les guerres sont terminées; il faut donc reconstruire et satisfaire les besoins de biens de consommation accumulés pendant le conflit. Dans quelle mesure le commerce lyonnais participe-t-il au mouvement général ? Les douze années de cette étude sont pour Lyon une période de grande importance, le moment d'un choix décisif. Affrontés aux conditions nouvelles nées des guerres napoléoniennes, les fabricants lyonnais hésitent entre deux voies : produire comme par le passé des étoffes de luxe, coûteuses et destinées à une clientèle limitée ou bien s'orienter vers une production de tissus bon marché, que réclament les consommateurs; pour survivre, Lyon choisit cette seconde solution; en 1826, le commerce lyonnais est-il sur la voie d'un nouvel équilibre; d'adaptations en adaptations, a-t-il réussi sa reconversion ?

L'essentiel de notre documentation repose sur la correspondance commerciale de la maison Vve Guérin & Fils, qui s'intéresse à la fois au commerce des soies et à la banque; cette entreprise lyonnaise extrêmement importante est en relations non seulement avec le sud-est de la France et Paris, mais aussi avec l'Europe : Londres, Hambourg, Amsterdam et toutes les villes italiennes.... A cette source, qui reflète sur le vif l'activité d'une des branches essentielles des affaires lyonnaises, nous avons ajouté l'étude des archives de la Chambre de Commerce, des délibérations du conseil municipal et celle de quelques brochures et journaux.

\* \* \*

En 1815, le commerce lyonnais se félicite vivement du retour de la paix, dont il espère la fin de tous ses maux; pourtant, la situation n'est guère favorable aux affaires, la défaite est lourde de conséquences pour la vie économique du pays : la France doit entretenir une armée d'occupation, payer une forte contribution aux vainqueurs; aussi, pour remplir ses caisses, l'Etat a-t-il besoin de renforcer les impôts et d'émettre des emprunts, toutes choses néfastes au commerce puisqu'elles le privent de capitaux. Mais en souffre-t-il vraiment ?

Les commerçants prétendent être écrasés sous le poids des contributions et ne manquent pas une occasion de se plaindre, mais la place de Lyon jouit alors d'une aisance financière indiscutable : les caisses regorgent de capitaux, à tel point que le taux de l'escompte

est très bas (2 1/2 à 3 % par an seulement) et que les banquiers refusent de verser des intérêts pour les fonds qu'ils ont en dépôt; le numéraire est si abondant que la Chambre de Commerce peut envisager sans crainte la possibilité d'interdire la circulation des piastres, qui étaient employées dans tous les paiements du commerce; les changes sur l'étranger sont toujours élevés, parce que l'argent est concentré et que le papier est rare; quant au crédit, il est aisé d'en trouver, malgré la liquidation du comptoir de la Banque de France, comme le prouve l'absence d'intérêt des lyonnais pour un projet de banque locale.

La place semble donc riche; l'est-elle vraiment ? En fait, il n'y a pas plus de capitaux que par le passé, mais il y a moins d'emplois : la fin de la guerre a vu le déclin de l'entrepôt de Lyon qui recevait du coton du Levant par la route du Mont-Cenis; le commerce intermédiaire des toiles, des grains, des fers ...disparait, il ne reste plus que la soie, mais les provinces méridionales demandent peu d'argent à Lyon; les fonds vont donc se placer hors du commerce, dans des achats d'immeubles par exemple, à moins qu'ils ne soient attirés par Paris et investis dans les fonds publics. L'inactivité des capitaux et l'exode qui en résulte sont de graves menaces pour l'avenir commercial de Lyon.

Bien plus que par les difficultés intérieures de la France, Lyon est menacée par les bouleversements du commerce mondial. Vers 1815, la fabrique exporte les trois-quarts des soieries qu'elle produit; aussi espère-t-elle retrouver, grâce à la paix, tous ses débouchés. Qu'advient-il de ses espoirs ? L'Europe, qui était au XVIIIe siècle la plus grande consommatrice de soieries, se hérissé de barrières douanières destinées à réserver les marchés nationaux aux nouvelles fabriques suisses, rhénanes ou anglaises. Malgré tous ses efforts pour profiter des franchises des foires allemandes de Francfort et Leipzig ou des possibilités offertes par la contrebande, Lyon ne regagne pas sur ces marchés son importance passée. Dès la fin de la guerre maritime, les U.S.A. s'adressent à Lyon pour leurs achats de soieries, mais des envois désordonnés, disproportionnés aux besoins engorgent rapidement le marché américain. De plus, les Lyonnais, à qui on demandait des étoffes bon marché, envoyèrent des produits de qualité médiocre, qui discréditèrent leur fabrique. Quant au Levant, jadis important consommateur d'étoffes riches, de "dorures", il est de plus en plus dominé par le commerce anglais.

Ainsi, peut-on pressentir, dès 1815, que le problème essentiel de l'après-guerre est celui des débouchés et de la concurrence; il est d'autant plus difficile de définir son importance que la documentation statistique fait défaut : certes, la valeur des exportations de soieries est connue par des estimations officielles (le plus souvent contestées par les commerçants); mais nous n'avons aucun chiffre précis sur la répartition géographique de ces exportations.

Tout autant que celui des soieries, le commerce mondial des soies a été perturbé par la guerre; or, en 1815, Lyon doit importer la moitié des soies que consomme sa fabrique (l'autre moitié étant fournie par le Sud-Est de la France). Des relations sont rétablies ou poursuivies avec les sources traditionnelles d'approvisionnement :

le Piémont, l'Italie, le royaume de Naples et le Levant. Mais, un phénomène nouveau intervient : le grand développement de la production de soie asiatique et surtout de celle du Bengale. En 1815, Lyon entre en relations avec les marchands de soie londoniens pour se renseigner sur cette nouvelle source, toute entière hors de son influence, et, malgré les réticences des mouliniers, achète quelques-unes des balles importées par East India Company ou les "Free-Traders" britanniques. Les tentatives pour échapper à cet intermédiaire échouèrent; c'est en vain que les ports français importèrent directement des soies du Bengale, ce commerce exigeant de ceux qui s'y livrent des connaissances précises. Les fabricants lyonnais se sentent menacés dans leur approvisionnement: sous l'Empire, grâce à la réunion du Piémont à la France, ils jouissaient du quasi-monopole de sa production de soie, aussi protestent-ils contre le rétablissement de droits d'entrée élevés sur les soies; de plus, ils craignent que le développement des fabriques étrangères ne rende insuffisante la production de soies italiennes; aussi réclament-ils et obtiennent-ils - le droit de transit pour l'entrepôt de Lyon ; ils espèrent attirer ainsi d'abondantes consignations.

Ainsi, au lendemain de la paix, après le rapide "boom" de l'année 1815, le commerce lyonnais connaît de graves ennuis, explicables à la fois par la recrudescence du protectionnisme en Europe, par l'adaptation de la production lyonnaise aux règles de la concurrence sur le marché américain et les progrès des autres fabriques européennes. Nous retrouvons toutes ces difficultés dans une étude chronologique de la crise de 1817; il était difficile de ne pas sombrer dans les détails, aussi avons-nous cherché surtout à définir la nature de cette crise. Elle passe souvent pour être la dernière crise d'"Ancien Régime"; pourtant l'industrie est déjà en crise en 1816, avant toute mauvaise récolte. C'est la disparition des débouchés en 1816, en particulier l'absence des commandes américaines et l'échec des foires allemandes, où les étoffes unies de Lyon se voient préférer celles des fabriques suisses ou rhénanes, qui provoque la crise, plus que la hausse du prix des soies, consécutive à la grande activité de la fabrique en 1815, puis aux maladresses des fileurs qui, en 1816, paient les cocons beaucoup trop cher. Il faut en effet attendre 1817 pour que la récolte de cocons soit mauvaise; le facteur agricole est donc très postérieur au déclenchement de la crise. De la même façon, la mauvaise récolte de céréales de 1816 est venue aggraver la misère ouvrière provoquée par le chômage et la baisse du prix des façons. La reprise sera due, de façon paradoxale, à la secousse boursière de 1818; elle entraîne, en 1819, un effondrement du prix de toutes les matières premières et, en particulier, de la soie. De plus, en restreignant le crédit, elle oblige ceux qui détiennent des stocks de soieries à les liquider à n'importe quel prix, et débloque ainsi les marchés, préparant à long terme la reprise. Cette crise de 1816-1819 est le type même de la crise de reconversion : après les bouleversements des guerres, la fabrique ne retrouve plus ses anciens débouchés. Des difficultés financières viennent aggraver le marasme commercial; la crise marque la nécessité d'une évolution.

\*

\*

\*

En 1826, après des années de prospérité exceptionnelles, le commerce lyonnais traverse une crise très grave, bien différente de celle de 1817. Jamais la fabrique n'a été aussi prospère; le nombre des métiers qu'elle emploie, double en 10 ans; partout se créent de nouveaux ateliers; toutes les maisons de fabrique élargissent leurs affaires; l'augmentation des quantités de soie consommées - comme le prouve l'étude du mouvement cyclique des importations de soie ou bien du nombre de balles passées à la Condition - traduit bien cette activité. C'est le résultat d'importantes commandes étrangères, espagnoles et américaines surtout, mais aussi le reflet de l'enrichissement général : depuis 1820, l'économie mondiale est engagée dans une phase de hausse cyclique, qui entraîne un grand développement de toutes les industries de biens de consommation. A Lyon, la prospérité se manifeste dans les progrès du niveau de vie des ouvriers, sensibles dans une étude comparée de l'augmentation de la population et des revenus de l'octroi, ainsi que dans l'extension croissante de la ville : de nouveaux quartiers, St Polycarpe, Les Capucins, ... sont construits dans le centre, tandis que les faubourgs de Vaise et de la Guillotière s'étendent.

Mais le danger vient de l'extérieur, de l'Angleterre surtout, où la prospérité porte en elle-même des germes de destruction. L'abondance d'argent y provoque, en effet, une spéculation effrénée sur les emprunts et les valeurs industrielles d'abord, puis sur les marchandises; les prix du coton augmentent ainsi de façon prodigieuse, et bientôt ceux de la soie suivent le même mouvement; cette hausse ne manque pas de stimuler les spéculateurs italiens. A la fin de 1825, le mouvement se retourne et la crise éclate en Angleterre. Les sorties de numéraire, pour payer tous les achats de marchandises, vident les caisses des banques; le change baisse, le crédit se resserre et chacun doit bientôt revendre à perte les marchandises achetées. La crainte s'installe dans les esprits et bientôt le mouvement s'accélère : les prix s'effondrent et les faillites se multiplient. La crise gagne l'Europe, mais Lyon apparaît alors comme une place très solide, puisqu'on n'y signale aucune faillite; pourtant, la ville, indifférente à la crise bancaire, est durement atteinte par ses conséquences commerciales : le prix des soies baisse rapidement, par suite du reflux des soies venues d'Angleterre, mais aussi de l'arrêt de la fabrique, qui ne reçoit plus de commissions. L'Amérique, très secouée, ne passe aucune commande à Lyon en 1826.

Quelle est la portée de cette crise ? Certes, elle provoque la disparition de bien des entreprises marginales, qui ne pouvaient subsister qu'en temps de grande activité (petits ateliers de tissage surtout). Mais les maisons de fabrique résistent grâce à la souplesse de l'organisation lyonnaise; en cas de crise, les fabricants se contentent de ne plus fournir de travail aux chefs d'ateliers; ils ne perdent pas grand chose, car ils ont peu de stocks de soie et leur capital n'est pas immobilisé dans des dépenses fixes d'outillage ou de locaux. Cette crise ne porte donc pas un coup d'arrêt au développement du commerce lyonnais; elle correspond aux mécanismes-types des crises cycliques de surproduction et reflète plus la conjoncture internationale que des difficultés strictement lyonnaises.

L'étude de l'évolution du commerce lyonnais, de 1815 à 1827, révèle de très fortes fluctuations cycliques; toutes les courbes, production, exportations, consommation de soie ont un aspect en dents de scie, qui rend difficile toute vue d'ensemble : des années de très grande prospérité, 1815, 1820, 1824 ..., sont suivies d'années de grande détresse : 1816-17, 1826. Aussi était-il nécessaire de se faire une idée de l'évolution générale de cette période.

Si l'on dégage le mouvement long des fluctuations cycliques par la méthode des moindres carrés, puisque la période étudiée est trop courte pour nous permettre d'employer la méthode moins schématique des moyennes mobiles, on s'aperçoit que le commerce lyonnais est alors dans une phase de hausse de longue durée. Sur quelles bases repose ce développement ?

Tout d'abord, le commerce lyonnais a-t-il créé une véritable région économique, dont Lyon serait la métropole ?

. Il y a, sans aucun doute, d'étroites relations entre Lyon et les centres textiles de la Loire : Saint-Etienne et Saint-Chamond; Lyon leur fournit toutes les soies qu'ils consomment; en effet, Saint-Etienne n'a pas de relations avec les régions productrices hors de France et la plupart des marchands de soie stéphanois ne sont que des intermédiaires pour le compte de maisons lyonnaises. Lyon intervient aussi dans la commercialisation des rubans produits à Saint-Etienne. Elle est certainement le fait de ses commissionnaires (bien que les stéphanois emploient déjà, pour la vente de leurs soieries, un système différent, celui du commis-voyageur envoyé à l'étranger auprès des clients) et surtout, ce sont les avances des banquiers lyonnais qui permettent d'attendre le paiement à long terme des achats de soieries; c'est à Lyon, en effet, qu'est escompté ou négocié tout le papier de commerce créé par ces ventes. On peut donc parler d'une solidarité étroite entre Lyon et Saint-Etienne.

. Lyon joue aussi un rôle important dans tout le Sud-Est de la France. La ville encourage le développement de la production française de soie, non seulement en quantité, en suscitant les plantations de mûriers, mais aussi en qualité en provoquant une amélioration des filatures. Jusque vers 1820, les soies étaient filées à la ferme, par les femmes avec un matériel fort médiocre; les lyonnais tentent d'introduire dans le Sud-Est les découvertes de Gensoul, c'est-à-dire la filature à la vapeur. Quant aux banquiers de Lyon, ils ont dans tout le Sud-Est un réseau de correspondants, chargés d'avancer des fonds aux fileurs et aux mouliniers lors de la récolte.

Ainsi la ville de Lyon n'est pas un pôle de développement isolé dans une région inerte, étrangère à son activité; elle entraîne tout l'ensemble du Sud-Est.

Si Lyon est un grand centre français, qu'en est-il de sa position mondiale ?

. Le marché de Lyon joue-t-il un rôle mondial dans le commerce des soies ? Les marchés du Nord connaissent un effacement complet;

les places italiennes ne s'occupent que de leurs soies nationales; un seul centre peut rivaliser avec Lyon : Londres qui importe des quantités toujours croissantes de soies asiatiques, mais diversifie aussi ses sources, se tournant vers le Levant, l'Espagne et l'Italie. Lyon craint donc de se voir supplantée; l'inquiétude est d'autant plus grande que les soies italiennes dirigées vers Londres, au lieu de transiter par Lyon, empruntent de plus en plus la voie de la vallée du Rhin, plus longue mais plus rapide, car bien organisée. En fait, aucun des deux marchés ne domine l'autre, chacun se contentant d'alimenter sa fabrique nationale.

. Quant à la concurrence des fabriques étrangères, est-ce un mythe destiné à émouvoir le gouvernement ou une réalité ? Il est certain que les fabriques européennes ont accru leur capacité de production et que trois d'entre elles au moins sont très dynamiques, celles de Prusse (Crefeldt et Elberfeld), de Suisse (Bâle et Zurich) et du Piémont (Faverges). Elles ont l'avantage de produire des étoffes unies de bonne qualité à bas prix, ce qui explique les baisses sensibles des exportations lyonnaises vers l'Allemagne. Pourtant, elles ne représentent pas pour Lyon un danger sérieux, car leur production est trop spécialisée et trop uniforme; la fabrique lyonnaise produit seule toutes les étoffes avec un égal succès, et elle crée la mode.

Une seule rivale redoutable peut inquiéter Lyon : la fabrique anglaise qui a connu, en dix ans, un essor prodigieux, qui profite du développement du marché de Londres et des progrès des moulinages anglais, et qui jouit d'un niveau technique élevé, puisqu'elle est la première à employer les métiers mécaniques "power looms". Pourtant, il semble que le haut prix de revient de ses étoffes ne lui permet pas d'exporter plus de 2 à 3 % de sa production; les seuls produits anglais très appréciés à l'étranger sont les étoffes mélangées, telles que les célèbres bombasins de Norwich (soie-laine).

Les faiblesses de l'organisation commerciale lyonnaise se révèlent tout particulièrement sur le marché sud-américain. L'Amérique du Sud s'étant libérée de ses liens avec la métropole - Espagne ou Portugal - , Lyon pouvait espérer y trouver de vastes marchés; mais la liberté du commerce semble avoir seulement profité à ses concurrents. Les Lyonnais ignoraient les besoins du marché, n'avaient aucune maison de commerce sur place et ne pouvaient qu'utiliser l'intermédiaire des U.S.A., alors que les Anglais avaient partout des consuls, chargés de protéger et de conseiller leurs commerçants.

La concurrence étrangère est donc une réalité toujours présente; mais, après avoir étonné, suscité des craintes, elle stimule les commerçants lyonnais et fait naître chez eux une mentalité dynamique, qui est la meilleure garantie d'un développement durable.

. Certes, les mentalités évoluent lentement et bien des idées héritées du passé freinent encore les progrès; ainsi, certains regrettent-ils le règlement de la Fabrique des soieries, tandis que d'autres, face à la concurrence, ont des réactions de défense négatives : ils accordent une grande importance à de soi-disant secrets de fabrication; ils sont hostiles à toute exportation de machines vers l'étranger - et

surtout de métiers à la Jacquard - ils veillent à ce que les étrangers soient exclus des écoles lyonnaises et protestent violemment contre l'installation d'ouvriers à l'étranger.

Beaucoup manifestent des réactions plus constructives; bien des fabricants prennent conscience de la nécessité d'appliquer à l'industrie les découvertes de la science et même de susciter ces découvertes, en encourageant les chercheurs; à cette époque, se développe à Lyon un enseignement technique, avec la création de l'école de la Martinière, dont tout le programme repose sur cette idée de sciences appliquées. D'autre part, les créateurs profitent de la liberté de fabrication et des progrès techniques pour créer sans cesse de nouveaux tissus, propres à satisfaire le triple voeu des consommateurs : bon marché, qualité et variété. Ils recherchent des matières premières nouvelles et associent à la soie, la laine, le coton ou la bourre de soie; ils multiplient les applications du métier Jacquard, l'utilisant non pas pour des étoffes de luxe, mais pour façonner des bordures de robe ou de châles, articles qui se vendent bien.

Le problème essentiel de la fabrique est l'abaissement du prix de revient. Seule une réforme profonde des structures peut le résoudre. Certains y sont décidés : ainsi, dès 1817, la répartition géographique des métiers commence à se modifier; les métiers d'étoffes unies s'installent dans les faubourgs ou dans les communes rurales environnantes, à la recherche d'une main-d'oeuvre moins coûteuse ou de nouvelles sources d'énergie : cours d'eau ou machines à vapeur. Quelques individus isolés contestent même toute l'organisation de la fabrique et, en particulier, le travail à façon; ils citent en exemple le bon fonctionnement des quelques grands établissements, réunissant plusieurs centaines de métiers, tels que la manufacture de la Sauvagère.

\*

\* \*

Eclairés par les crises sur les bouleversements apportés par les guerres dans les relations économiques et sur la précarité de leur situation, les commerçants lyonnais s'attaquent de front aux difficultés; ils s'efforcent d'adapter leur production aux nouvelles exigences des marchés. Ainsi Lyon surmonte les difficultés de la reconversion, comme nous le montrent les progrès de la fabrique

\*

\* \*

Au cours de la longue discussion qui a suivi l'exposé, par Mademoiselle David, des thèses qui fondent son mémoire, Monsieur Gilbert Garrier a regretté que l'auteur n'ait fait allusion que tardivement à la structure du marché des soies, dans le Sud-Est de la France, au début de la Monarchie Censitaire; un tableau tracé dès les premières pages aurait ajouté à l'intelligence du texte. Il déplore aussi que la cartographie n'ait pas été plus poussée. Monsieur Léon insiste sur l'intérêt régional, national et international du sujet. Il reconnaît que Melle David a rencontré de grosses difficultés dans la mise en oeuvre d'une documentation à la fois très abondante, mais largement fondée sur une source "unique", les Archives de la Banque Guérin; ce qui pose le problème de son aptitude à témoigner pour l'ensemble de la Fabrique lyonnaise. Cependant, le rapporteur insiste sur les grandes qualités dont témoigne le mémoire. L'auteur s'est efforcé, à l'aide de sources annexes, judicieusement exploitées, et d'une lecture considérable de sources imprimées, ainsi que d'ouvrages contemporains, de replacer sa recherche dans ses véritables dimensions, qui sont Européennes. Son ingéniosité va de pair avec une fort bonne connaissance des procédés statistiques et avec la constitution, au prix d'un labeur considérable, de séries chiffrées nombreuses et suggestives, d'autant plus appréciables que les Archives Guérin ne comportent pas de registres comptables. Il regrette cependant que, dans le détail, les explications fournies sur des points essentiels, tels que le marché des changes ou la circulation des piastres, soient trop rapides. Par ailleurs, si les deux crises de 1817-19 et 1825-26 sont exposées avec un luxe parfois excessif de précisions, Mademoiselle David n'a pas suffisamment insisté sur les caractères originaux de ces deux pulsations : la première se présente comme une crise de liquidation; la seconde, comme une crise de croissance. Enfin, on aurait souhaité voir l'auteur définir avec plus de précision le rôle de la Soierie lyonnaise dans le "démarrage" de l'économie française, au cours des années 1820-1825, et manifester aussi plus de scepticisme sur les résultats d'une "reconversion", qui reste bien limitée.

Cependant, en dépit de ces critiques, le Jury a été sensible à la valeur d'un travail, qui apparaît comme aussi profond que neuf, et il a attribué la mention Très Bien à Mademoiselle David.

\* \* \* \* \*